

Le beau, le bon, la brute et le truand

High Life

Élizabeth Plourde

Numéro 104 (3), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2002). Compte rendu de [Le beau, le bon, la brute et le truand : *High Life*]. *Jeu*, (104), 36–39.

Le beau, le bon, la brute et le truand

C'est avec plusieurs semaines de retard au calendrier prévu que le Théâtre de la Bordée a pendu la crémaillère en mars dernier, délaissant la coquette petite salle de la rue Saint-Jean pour inaugurer en grande pompe ses tout nouveaux locaux aménagés au cœur du quartier Saint-Roch dans la basse-ville de Québec. Toujours à l'état de chantier, dégageant des odeurs de plâtre humide et de peinture fraîche, les lieux semblaient tout indiqués pour accueillir le spectacle récipiendaire du Masque de la production région 2002, *High Life*, de l'auteur anglo-canadien Lee MacDougall. Mise en scène par Lorraine Côté, dans une traduction d'Olivier Choinière, cette pièce nous invite à faire une incursion dans l'univers pour le moins sordide des truands à la petite semaine, racketteurs et filous de la pire espèce. Si l'on peut aisément pointer un certain nombre de faiblesses notoires au sein de cette production – à commencer par le texte de MacDougall, il faut le souligner –, le résultat ne manque certainement pas d'humour !

Quatre bandits, un coup monté et quelques ratages

Dick, Donnie, Billy et Bug ont beaucoup en commun. Outre le fait qu'ils représentent la quintessence de la racaille, que le vol, la triche et l'assassinat n'ont plus de secret pour eux, que la prison prend, à leurs yeux, des airs de maison de repos, ils partagent, dans tous les sens du terme, une même passion : la consommation massive de morphine. Or, leur passe-temps étant relativement dispendieux, les quatre truands s'échinent, jour après jour, à se procurer leur dose quotidienne. Perpétuellement en manque, ils rivalisent d'adresse et d'ingéniosité pour mettre la main sur un gramme ou deux du précieux poison, mais l'épuisement commence à se faire sentir. Convaincu qu'il existe un moyen plus rapide de s'approvisionner, Dick propose un marché à ses trois acolytes, une « idée absolument géniale » devant leur permettre de puiser directement à même une source intarissable de fonds : les guichets automatiques. Or, le plan parfait ne résiste pas aux nerfs fragiles des quatre bandits incapables de contrôler l'animosité grandissante qui les oppose. L'arnaque de béton apparemment infaillible foire lamentablement, envoyant Billy au purgatoire et Donnie à l'hôpital à perpétuité. C'est la débandade la plus totale, un bide des plus consommés. Qu'à cela ne tienne, de retour à la planque, deux heures et quelques *shoots* de morphine plus tard, Dick fait part à Bug d'une autre « idée absolument géniale », un nouveau plan, impeccable celui-là, susceptible de leur procurer tranquillité, bonheur et *dope* à volonté...

On s'en serait douté, *High Life* rallie systématiquement un public adolescent qui, devant les tribulations des quatre crapules, s'esclaffe, hurle de rire et en redemande.

Les spectateurs plus avertis, eux, *a fortiori* s'ils sont cinéphiles, en ont vu d'autres et des meilleures. Comment ne pas faire référence ici aux films *Pulp Fiction*, *A Clockwork Orange*, *Reservoir Dogs* et *Trainspotting*, dont le succès est en partie dû à la vision à la fois crue et idéalisée qu'ils proposent d'un monde dont la drogue et la violence constituent la plaque tournante ? Dans la lignée des comédies dramatiques noires des années 90, à un degré à mon avis nettement inférieur cependant, *High Life* fait état d'à peu près tous les clichés liés au milieu du crime de petite envergure : du taulard esthète féru de cinéma de répertoire au meurtrier imbécile qui s'informe de la

santé de gens qu'il a lui-même abattus ; les lieux communs abondent et ne sont pas tous des plus heureux. On assiste à *High Life* comme on visionne un film d'action américain, s'attendant à y retrouver une brochette de vedettes consacrées (*Pulp Fiction* avait ses John Travolta, Uma Thurman et Samuel Jackson, la distribution de *High Life* est composée de quatre comédiens de talent, Denis Lamontagne, Jacques Leblanc, Francis Martineau et Patric Saucier), ainsi qu'une histoire relativement simpliste où les méchants sont sympathiques, où l'abus de drogues et les autres vices sont notoires, où la vulgarité du langage ferait rougir le plus scabreux des charretiers.

High Life

TEXTE DE LEE MACDOUGALL ; TRADUCTION D'OLIVIER CHOINIÈRE. MISE EN SCÈNE : LORRAINE CÔTÉ, ASSISTÉE D'ISABELLE LARIVIÈRE ; DÉCOR : CHRISTIAN FONTAINE ; COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE ORIGINALE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÔ ; CHORÉGRAPHIE DES MOUVEMENTS : HAROLD RHÉAUME ; MAQUILLAGES : ÉLÈNE PEARSON. AVEC DENIS LAMONTAGNE (DICK), JACQUES LEBLANC (DONNIE), FRANCIS MARTINEAU (BILLY) ET PATRIC SAUCIER (BUG). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA BORDÉE, PRÉSENTÉE DU 19 MARS AU 13 AVRIL 2002.



High Life de Lee MacDougall
(Théâtre de la Bordée, 2002).
Sur la photo : Jacques Leblanc
et Denis Lamontagne. Photo :
Sophie Grenier.

L'histoire en tant que telle est somme toute assez banale et, malgré la traduction fort respectable qu'en a fait Olivier Choinière, truffée d'expressions imagées dans un langage que l'on pourrait qualifier de « coloré », elle présente un intérêt qui plafonne plutôt rapidement, toute dimension tragique en ayant été évacuée. La seconde partie du spectacle, l'opération guichet automatique, semble entièrement calquée sur la partie précédente, et le ton, déjà bien installé en début de parcours, reste à peu de chose près stagnant jusqu'à la fin de la représentation. Mais ce qui, au premier abord, laisse le spectateur perplexe face à l'histoire racontée demeure la très grande trivialité avec laquelle les événements, aussi tragiques soient-ils, lui sont présentés. Le parti pris de mise en scène est vraisemblablement celui de la légèreté. Contrairement à ce à quoi on pourrait s'attendre, l'univers dans lequel évoluent les personnages est très peu inquiétant, voire franchement caricatural; le coup monté pourrait davantage s'apparenter à une partie de plaisir qu'à un acte criminel dont l'issue implique le trépas d'un être humain. La mort y est banalisée, tout comme la violence physique et verbale. Ici, les véritables enjeux dramatiques sont peu exploités; j'en prends pour exemple le cas de Billy, dont on pourrait légitimement se demander si l'assassinat ne serait pas, en réalité, une sorte de suicide par provocation – le « jeune premier » de l'entreprise serait porteur du virus du sida –, et si celui-ci n'aurait pas préféré une mort violente et rapide à une longue et pénible souffrance. Or, les seringues contaminées passent d'épiderme en épiderme au sein du petit groupe, répandant sournoisement la maladie... À l'insu de tous, le drame se prépare et c'est l'existence de quatre personnes qui sera irrémédiablement bouleversée. Ce germe de tragédie, comme bien d'autres d'ailleurs, aurait gagné à être approfondi ou, du moins, mieux appuyé. La pièce n'en aurait été que plus troublante, et l'histoire, plus crédible. Malheureusement, le malaise dû à l'ambivalence de telles propositions dramaturgiques a été complètement évacué au profit d'une comédie plus loufoque que subtile qui, quoique très bien interprétée, n'en demeure pas plus raffinée pour autant.

Mission accomplie pour l'équipe de Lorraine Côté

Cela dit, il importe de souligner que le travail de mise en scène accompli par Lorraine Côté est fort cohérent. Aucun faux pas, aucune manœuvre incertaine ne vient troubler la dynamique de la représentation. Une installation (signée Christian Fontaine) constituée de grillages métalliques érigés dans un espace vaste, profond et complètement vide tient lieu de décor, créant un environnement à la fois hostile, si l'on s'y aventure pour la première fois, et sécurisant, lorsqu'on veut y tramer des affaires à l'abri des regards indiscrets. Tantôt prison, tantôt cercueil, tantôt appartement de junkies et tantôt entrepôt désaffecté, le refuge devient le lieu de tous les possibles pour les quatre morphinomanes : une petite injection et subitement la pièce se met à tanguer, les meubles valsent, les voix semblent s'évaporer dans l'air ambiant. Les éclairages hallucinatoires de Denis Guérette, maître incontesté des bleus les plus surprenants, participent magnifiquement à ce délire contrôlé, au même titre que la musique originale d'un Jean-François Pednô à qui l'on semble avoir judicieusement laissé la bride au cou. Les accessoires, tous montés sur roulettes, sont manipulés par les comédiens qui, dans un élan très fluide, transforment les divans en voitures, les tables de salon en guichet de banque. On a voulu créer ici un univers en perpétuelle mouvance, instable et précaire, où il est périlleux de s'aventurer. Les résultats sont fort concluants; les propositions scéniques font mouche à tout coup.

La pièce de MacDougall est distrayante, assurément, mais on se serait attendu à une comédie d'une autre trempe, plus intérieure, et certainement moins légère.

Du reste, à la tête d'une équipe talentueuse, Côté dirige ses comédiens avec énergie, les plongeant littéralement dans des positions à la fois imprévues et risibles. Denis Lamontagne et Jacques Leblanc nous ont offert de superbes numéros d'acteurs dans les rôles respectifs de Dick et de Donnie, proposant une interprétation généreuse d'êtres sans envergure, malades et dépendants, entraînés dans un jeu qui les dépasse. À elle seule, l'allure que leur a concoctée Isabelle Larivière, conceptrice des costumes, déclenche dans la salle une franche hilarité, ce qui augure bien pour la suite du programme ! Les personnages, d'une candeur et d'une naïveté sans borne, sont typés à souhait, à l'exception de Billy, campé par Francis Martineau, qui, lui, fait montre d'une personnalité plus nuancée, moins nette que celle de ses comparses. Il est d'autant plus ardu de cerner les motifs de sa conduite, contrairement aux autres protagonistes que l'on peut presque lire comme un livre ouvert, que le parti pris de mise en scène de Côté ne verse pas dans une psychologie très étayée. Le mot d'ordre est « divertissement ». L'objectif est bel et bien atteint. Pour peu, l'on pourrait quasiment répondre : « dommage »...

High Life/High Laugh

Certes, on rit beaucoup dans *High Life*, et de tout. De la vulgarité du propos, de blagues scatologiques et ordurières, de prouesses sexuelles peu impressionnantes, de jeux de mots saugrenus, de situations cocasses, de basses tromperies, on rigole franchement, avec joie, de bon cœur. Mais jamais on ne rit jaune, ce qui s'explique plutôt mal étant donné la gravité du sujet. La pièce de MacDougall est distrayante, assurément, mais on se serait attendu à une comédie d'une autre trempe, plus intérieure, et certainement moins légère. Partagés entre le plaisir de voir d'excellents comédiens à l'œuvre sur une corde on ne peut plus raide et un ennui profond en raison d'une histoire qui piétine, les spectateurs ont pris le parti d'en rire, ce qui n'est quand même pas si mal ! Cela dit, le cinéma aussi produit ce genre de récréation, parfois même mieux que ne peut le faire le théâtre. Dans ce cas alors, pourquoi créer une telle pièce aujourd'hui ? Quel intérêt peut-on trouver à monter un texte dont les spécificités dramaturgiques sont si restreintes que la mise en scène se retrouve à soutenir la quasi-totalité du spectacle, surtout lorsque l'on sait la quantité de textes remarquables qui n'ont pas encore eu la chance d'être portés à la scène ainsi que le potentiel créateur de l'équipe ayant produit *High Life* ? Il s'agit d'un choix, hautement discutable à mon avis, mais malgré tout très assumé par une metteure en scène désireuse d'offrir au public un divertissement de qualité. La pièce *High Life* ne marquera probablement pas de façon indélébile l'histoire de la Bordée, du moins pas en raison de la richesse exceptionnelle de son texte, mais une chose est certaine, d'aucuns en garderont un excellent souvenir ! **J**